

— Mon ami, répondit M. Serge, ne parlons pas de ce que nous réserve l'avenir. Qui sait s'il ne nous donnera pas satisfaction à tous ?... Occupons-nous du présent, c'est l'essentiel... Ce que je puis vous allumer, — mais n'en parlez à personne encore, — c'est que, s'il me fallait quitter la Russie, je serais très heureux de me retirer en France, en attendant que quelque événement politique vint modifier ma situation... Et, puisque vous reprenez dans votre pays...

— Bravo !... Nous y retournerions ensemble ! » répliqua M. Cascabel.

Il avait pris la main de M. Serge, il la pressait, il la serrait, comme s'il eût voulu la river à la sienne.

Ils rentrèrent ensemble au campement, où les deux matelots ne revinrent que le lendemain.

L'attelage partit dès les premières heures du jour, et se dirigea à peu près vers l'ouest.

Le 3 juillet, la *Belle-Roulotte* vint camper au centre d'une clairière encadrée de bouleaux, de pins, que dominaient les cimes alpestres de l'Oural.

C'était le lendemain que les voyageurs, guidés par Ortik et Kirschef, commenceraient à s'engager à travers l'une des passes de la chaîne, et ils prévoyaient, sinon de sérieuses fatigues, du moins de rudes étapes, tant que le plus haut point du col ne serait pas atteint.

Comme cette partie de la frontière, ordinairement fréquentée par les contrebandiers ou les déserteurs, n'était pas très sûre, il y aurait lieu de se tenir sur la défensive, et quelques mesures durent être prises à ce propos.

Pendant la soirée, la conversation porta sur les difficultés que pouvait présenter la traversée de l'Oural. Ortik assura que la passe indiquée par lui, — dite passe de la Petchora, — était une des plus praticables de la chaîne. Il la connaissait pour l'avoir déjà franchie, lorsque Kirschef et lui s'étaient rendus d'Arkangel à la mer Arctique pour y rejoindre le *Vremia*.

## XI

### LES MONTS OURALS

La chaîne de l'Oural mérite d'attirer la visite des touristes autant, à tout le moins, que les Pyrénées et les Alpes. En tartare, le mot "oural" signifie "ceinture", et c'est bien une ceinture qui se développe depuis la mer Caspienne jusqu'à la mer Arctique.

Et, en premier lieu, pendant la traversée de la chaîne, il serait difficile d'éviter ces bourgs, ces "zavodys", ces nombreux villages, dont la population doit son origine aux anciens ouvriers qui étaient occupés à l'exploitation des mines. Toutefois, en franchissant ces défilés grandioses, la troupe de Cascabel n'avait point à redouter les postes militaires, puisque ses papiers étaient en règle. Mais, puisque l'itinéraire d'Ortik l'avait amenée plus au nord, mieux valait suivre la passe de la Petchora, et redescendre ensuite jusqu'à Perm.

C'est ce qui allait être fait dès le lendemain.

Pendant cette première journée, la petite troupe ne rencontra personne, tandis qu'elle suivait cette passe, évidemment peu fréquentée. Ortik et Kirschef paraissaient assez bien la connaître. A deux ou trois reprises, cependant, ils semblèrent hésiter, là où plusieurs ramifications se ramifiaient à travers le massif. Ils s'arrêtaient alors, ils s'entretenaient à voix basse, — ce qui ne pouvait paraître suspect, puisque personne n'avait le plus léger motif de suspecter leur bonne foi.

Pourtant Kayette ne cessait de les observer, sans qu'ils pussent s'en apercevoir. Ces conversations secrètes, certains coups d'œil qu'ils échangeaient excitaient de plus en plus sa méfiance. Eux, d'ailleurs, étaient loin de se douter que la jeune Indienne eût quelque motif de les tenir en suspicion.

A six heures du soir, halte établie à peu près dans les mêmes conditions que la veille.

Maintenant, le plus rude était fait, puisque la *Belle-Roulotte* se trouvait au point culminant de la passe, au col même du défilé. Il ne restait plus qu'à descendre, en suivant les pentes occidentales qui se dirigent vers l'Europe.

Ce soir-là, — 6 juillet, — l'attelage, très surmené, s'arrêta près de l'entrée d'une gorge tortueuse, qu'un bois épais flanquait sur la droite.

La chaleur avait été étouffante pendant cette journée.

— Nous allons avoir de l'orage, dit Jean.

— C'est fâcheux, répondit Ortik, car les orages sont quelquefois terribles dans l'Oural.

— Eh bien, nous nous mettrons à l'abri ! répondit M. Cascabel. J'aime encore mieux l'orage que les loups !

On se hâta d'organiser le campement, afin que chacun pût se mettre à couvert avant l'orage. Puis, après le souper, il fut décidé que les hommes veilleraient tour à tour, comme les nuits précédentes.

M. Serge allait se proposer, lorsque Ortik le prévint, en disant :

— Voulez-vous que nous commençons la veillée, Kirschef et moi ?...

— Comme vous voudrez, répondit M. Serge. A minuit, je viendrai avec Jean vous relever.

— C'est entendu, M. Serge," répondit Ortik.

Cette proposition, si naturelle pourtant, parut suspecte à Kayette, et sans trop s'en rendre compte, elle eut le pressentiment qu'elle cachait quelque machination.

En ce moment, l'orage commençait à se déchiner avec une extrême violence. Les éclairs jetaient de grandes lueurs rapides à travers le dôme des arbres, et le tonnerre roulait dans l'espace, en se multipliant aux échos de la montagne.

Napoléone, pour mieux fermer les yeux et les oreilles, s'était déjà blottie dans sa couchette. Chacun se hâta de regagner son lit, et, vers neuf heures, tout le monde était endormi à l'intérieur de la *Belle-Roulotte*.

Kayette seule ne dormait pas. Elle ne s'était point déshabillée, et, bien que très fatiguée, n'aurait pu trouver un instant de sommeil. Une profonde inquiétude l'envahissait, lorsqu'elle songeait que la sécurité de ses compagnons était confiée à la garde des deux matelots russes. Aussi, une heure après, voulant se rendre compte de ce qu'ils faisaient, elle souleva le rideau de la petite fenêtre, au-dessus de sa couchette, et regarda à la lueur des éclairs.

Ortik et Kirschef, qui causaient, venaient d'interrompre leur conversation, et se dirigeaient vers l'entrée de la gorge, où un homme se montrait en ce moment.

Aussitôt Ortik fit signe à cet homme de ne pas s'avancer davantage par crainte des chiens. Si Wagram et Marengo n'avaient pas signalé son approche, c'est que, par cette étouffante température d'orage, ils avaient cherché un abri sous la *Belle-Roulotte*.

Après avoir rejoint cet homme, Ortik et Kirschef échangèrent quelques paroles avec lui, et, dans l'illumination d'un éclair, Kayette vit qu'ils le suivaient sous les arbres.

Quel était cet homme, pourquoi les deux matelots s'étaient-ils mis en rapport avec lui, c'est ce qu'il fallait à tout prix savoir.

Kayette se glissa hors de sa couchette, et si doucement qu'elle n'éveilla personne. En passant près de Jean, elle l'entendit prononcer son nom...

Jean l'avait-il vue ?...

Non ! Jean rêvait... et rêvait d'elle !

Dès qu'elle eut atteint la porte, Kayette l'ouvrit avec précaution et la referma sans bruit.

Dès qu'elle fut dehors :

— "Allons," dit-elle.

Elle n'eut pas une hésitation, elle n'éprouva pas une crainte. Et, pourtant, c'était peut-être sa vie qu'elle risquait, si elle était découverte !

Kayette s'engagea à travers le bois, dont les dessous s'illuminaient comme d'un reflet d'incendie, lorsqu'un large éclair déchirait les nuages. En rampant le long des fourrés, au milieu des hautes herbes, elle arriva derrière le tronc d'un énorme mélèze. Un chuchotement de voix qu'elle entendit à la distance d'une vingtaine de pas, la fit s'arrêter.

Sept hommes étaient là. Ortik et Kirschef venaient de les rejoindre et ils étaient groupés sous les arbres.

Et voici ce que Kayette surprit de la conversation de ces hommes suspects, qui s'exprimaient en langue russe.

— "Ma foi, dit Ortik, j'ai eu bien raison de prendre le défilé de la Petchora !... On est toujours sûr d'y rencontrer d'anciens camarades ! — N'est-ce pas, Rostof ?"

Rostof était l'homme qu'Ortik et Kirschef avaient aperçu sur la lisière du bois.

— "Voilà deux jours, répondit Rostof, que nous suivons cette voiture, en ayant soin de ne point nous laisser voir ! Comme nous vous avons reconnus tous deux, Kirschef et toi, nous pensions qu'il y aurait un bon coup à faire.

— Un... et peut-être deux ! répondit Ortik.

— Mais d'où venez-vous ?... demanda Rostof.

— Du fond de l'Amérique, où nous étions enrôlés dans la bande de Karnof.

— Et ces gens que vous accompagnez, qui sont-ils ?...

— Des saltimbanques français, une famille Cascabel, qui revient en Europe !... On vous contera plus tard nos aventures de voyage !... Allons au plus pressé !

— Ortik, demanda un des compagnons de Rostof, y a-t-il de l'argent dans cette voiture ?

— Encore deux ou trois mille roubles.

— Et vous n'avez pas encore pris congé de ces braves gens ! fit observer ironiquement Rostof.

— Non, car il s'agit d'une affaire bien autrement importante qu'un méchant petit vol, et pour laquelle j'avais besoin de quelque renfort !

— Et cette affaire ?...

— Ecoutez-moi, les amis, reprit Ortik. Si Kirschef et moi, nous avons pu traverser la Sibérie sans courir de risques, et arriver sur la frontière russe, c'est grâce à cette famille Cascabel. Mais, ce que nous avons fait dans ces conditions, un autre l'a fait aussi, espérant qu'on ne l'irait pas chercher au milieu d'une troupe de saltimbanques. C'est un Russe, qui n'a pas plus que nous le droit de rentrer en Russie, bien que soit pour d'autres motifs, un condamné politique de grande naissance et de grande fortune. Or, son secret, qui n'est connu que du sieur Cascabel et de sa femme, nous sommes parvenus à le découvrir...

— Et comment ?

— Un soir, à Mouji, une conversation que nous avons entendue entre le Cascabel et le Russe !

— Et il s'appelle ?...

— Monsieur Serge pour tout le monde. En réalité, c'est le comte Narkine, et il y va de sa vie, s'il est reconnu sur le territoire moscovite.

— Attendez donc ! dit Rostof. Ce comte Narkine, n'est-ce pas le fils du prince Narkine, qui a été déporté en Sibérie, et dont l'évasion a fait tant de bruit, il y quelques années ?

— Précisément, répondit Ortik. Eh bien ! le comte Narkine a des millions, et je pense qu'il n'hésitera pas à nous en donner au moins un... sous la menace d'être dénoncé !

— Bien imaginé, Ortik ! Mais pourquoi as-tu besoin de nous pour exécuter ce plan ? demanda Rostof.

— Parce qu'il importe que Kirschef et moi n'ayons pas paru dans cette première affaire, dans le cas où elle échouerait, afin de nous rattraper sur la seconde. Pour qu'elle réussisse, pour que nous puissions nous emparer de l'argent et de la voiture des Cascabel, il faut que nous restions les deux naufragés russes, qui leur doivent leur salut et leur rapatriement. Et alors, après nous être débarrassés de cette famille, nous pourrions courir les villes et les campagnes sans que la police s'avise de venir nous chercher sous l'habit de saltimbanques !

— Ortik, veux-tu que nous attaquions, cette nuit même, que nous nous emparions du comte Narkine, que nous lui fassions savoir à quelles conditions on ne dénoncera point son retour en Russie ?...

— Patience... patience ! répondit Ortik. Puisque le comte Narkine a l'intention de revenir à Perm. Une fois là, il recevra un mot qui le priera — affaire très pressante — de se rendre à une entrevue, où vous aurez le plaisir de faire sa connaissance.

— Ainsi, rien à tenter maintenant ?...

— Rien, dit Ortik, mais faites en sorte de nous précéder, sans vous laisser voir, et de manière à être un peu avant nous au rendez-vous de Perm.

— C'est convenu ! " répondit Rostof.

(A suivre)